

Délivrance

Louise Forget

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14001ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forget, L. (1993). Délivrance. *Moebius*, (58), 37–40.

DÉLIVRANCE

Louise Forget

Je suis dans la salle d'accouchement. On m'a allongée sur une table. Quelque chose remue en moi. Je le sens jusqu'au plus profond de mes entrailles, à travers tous ses mouvements qui soulèvent mon ventre en une multitude de spasmes sensuels et violents. Je respire par saccades, essoufflée, le regard vitreux, suffoquant sous la chaleur et l'éclairage au néon. Mon corps est rempli d'eau. Je suis un lac qui s'évapore, un volcan en éruption. Des tremblements me gagnent. Le sang me brûle les veines et circule à toute allure. *Je sens que bientôt je vais perdre la tête*, étourdie par autant de sensations. Tout à coup, un grondement sourd ressemblant à l'orage me traverse d'un bout à l'autre. Je ne suis plus que vibrations. Des larmes me submergent. *Un puissant raz de marée m'entraîne dans une violente secousse*. Je crie – Ahhhhhhhhh! et dans le miroir oblique, le sang gicle entre mes jambes. Je suis aveuglée par la lumière, étranglée par l'émotion. Des mains me rassurent, se posent sur mon front, un regard bienveillant cherche tant bien que mal à m'apaiser, une voix me dit sur un ton monocorde : – Ça ira... calmez-vous...

Ma respiration se fait plus lente. La douleur s'estompe, l'espace de quelques secondes, je sens que je vais m'endormir...

Mais je suis aussitôt foudroyée par une douleur intense. Tous mes sens sont aiguisés par cette subite montée d'adrénaline qui m'absorbe de nouveau. Mon regard s'affole. Les mains ont disparu. Je les cherche désespérément. Tout mon être se tend vers cet ultime recours. Je m'agrippe, haletante, aux rebords de la table, convulsée, secouée de partout. Mon cœur se débat pour survivre au milieu du tumulte.

Un grand vent se lève en moi; une bourrasque. Je supplie : — **Qu'on me libère! Qu'on me délivre enfin!** Je n'en peux plus d'attendre. Mon corps est à la merci de cette chose qui le ronge et qui se fraie un chemin en lui comme en un labyrinthe. Les mains reviennent, me retiennent, me soutiennent, me secouent. J'entends une voix qui dit : — Ça y est, ça vient, poussez, poussez encore! Et je pousse de l'intérieur. Tout mon être se dilate. Me voilà en transe. Je sens que tout en moi se déchire à mesure que la chose se déplace et avance. Je la sens qui s'échappe. Elle emporte avec elle la matière qui m'anime. Elle arrache tout sur son passage tel un véritable ouragan.

D'un seul coup, me voilà qui panique. Ce déluge me terrorise. J'ai peur, j'ai si peur...

Non!

Je ne veux pas, je ne veux plus que rien ne sorte. Je ferme toutes les portes. Empêcher la noirceur de m'envahir... Je retiens mon souffle. Empêcher que le néant ne me gagne. Je contracte tous mes muscles. J'emprisonne le monstre avant qu'il ne me détruise complètement. Je serre les jambes. Mon visage se crispe sous l'effort. Bientôt, très bientôt, mon énergie se

sera épuisée. Je sens qu'il aura alors raison de moi. Je n'ai presque plus de force, mes muscles se relâchent un à un. Je m'abandonne. Mon regard s'embrouille, ma conscience s'est noyée. Je vois à peine ce qui se passe dans le miroir. J'entends cependant l'écoulement d'un fluide qu'on expulse, le bruit trépidant de la vie qui palpète, le son d'une avalanche, l'écoulement d'une rivière. Lentement, je m'extirpe des vapeurs qui m'inondent.

C'est alors que j'entends un cri. C'est un cri nasillard qui me transperce l'âme et qui me fend le cœur. Ce hurlement, cette plainte est l'expression absolue de tout ce que j'ai pu refouler. La chose est là qui s'exprime et je souris, soulagée et aveugle, transportée par une joie immense. Je respire de nouveau.

Des mains tachées d'encre déposent entre mes seins le morceau de vie qui s'agite. Je l'effleure du bout des doigts. Il est brûlant mais encore si fragile. J'ai peine à le regarder. Une voix me félicite. Je rougis en observant mes mains. Elles sont enduites de cette encre et bientôt je découvre que mon corps tout entier en est recouvert. Ma peau en est totalement imprégnée. La chose est étendue sur mon ventre et respire légèrement. Je constate qu'elle est la source même de ce déversement. L'encre jaillit de ses yeux en une multitude de larmes chaudes. Mais je ne me questionne plus. Tout cela est dans l'ordre des choses. Le claquement sec des ciseaux m'indique que je suis délivrée de mes liens. Me voilà vaincue.

Un sentiment d'étrangeté me saisit. La distanciation est nécessaire face à celui qui existe maintenant hors de moi. Les mains se saisissent doucement du petit être. Lentement elles le palpent, le tourment et le retournent. Et alors il se met à parler. Sa voix remplit la pièce et occupe tout l'espace. Un sentiment de bonheur profond me submerge. **Il existe. Enfin! oui. Il existe vraiment!** Le voilà libre et fort, orgueilleux et fier. Le voilà enfin, entité distincte...

Et c'est moi à travers lui qui renais à la vie. De savoir qu'enfin il a échappé à la nuit. De savoir que désormais quelque part, hors de mon royaume, l'œuvre existe.

L'œuvre est vivante! Elle s'élève au-dessus de mon corps qui n'est maintenant plus que braises, plus qu'un amas de cendres qui s'éteint lentement.